



Capitalisme, désir et servitude : Marx et Spinoza

Frédéric Lordon
Editions La Fabrique

Comment un certain désir s'y prend-il pour impliquer des puissances tierces dans ses entreprises ? C'est le problème de ce qu'on appellera en toute généralité le patronat, conçu comme un rapport social d'enrôlement. Marx a presque tout dit des structures sociales de la forme capitaliste du patronat et de l'enrôlement salarial. Moins de la diversité des régimes d'affects qui pouvaient s'y couler. Car le capital a fait du chemin depuis les affects tristes de la coercition brute. Et le voilà maintenant qui voudrait des salariés contents, c'est-à-dire qui désireraient conformément à son désir à lui. Pour mieux convertir en travail la force de travail il s'en prend donc désormais aux désirs et aux affects. L'enrôlement des puissances salariales entre dans un nouveau régime et le capitalisme expérimente un nouvel art de faire marcher

les salariés.



Attac (France)

Le capitalisme contre les individus : repères altermondialistes

Ed. Textuel

La réorganisation néolibérale du capitalisme s'effectue souvent au nom de «l'individu». Mais doit-on pour autant choisir le collectif contre l'individuel ? Non, répond clairement ce livre. On ne doit pas laisser au capitalisme et à la droite le monopole de «l'individu». On doit proposer une critique du capitalisme associant les exigences de justice sociale et écologique mondiale aux aspirations à l'autonomie, à la reconnaissance, à l'épanouissement et à la créativité personnelle. Les altermondialistes reprendront ainsi le flambeau libertaire de l'émancipation individuelle *et* collective. Cela suppose de penser l'individualisme contemporain dans ses aspects à la fois positifs et négatifs.



Capitalisme et pulsion de mort

Gilles Dostaler et Bernard Maris
Editions Pluriel

Contemporains de la crise économique des années 1930, Keynes et Freud ont chacun dans leur domaine porté un regard critique sur l'évolution mortifère du capitalisme. En soulignant les similitudes de leurs analyses, B. Maris et G. Dostaler définissent une vision freudo-keynésienne de l'argent et du capitalisme, et de l'existence d'un désir de mort prenant la forme d'un désir d'argent.



Histoire du capitalisme : 1500-2010

Michel Béaud
Ed. du Seuil / Points

Après cinq siècles d'expansion et de bouleversement, les dynamiques du capitalisme s'inscrivent pour l'essentiel aujourd'hui dans le droit fil de la grande mutation de la fin du XX^e siècle. Sa mondialisation n'est plus principalement l'effet sur toute la planète des activités de quelques capitalismes centraux : désormais, le capitalisme est enraciné pratiquement partout dans le monde.

La montée en puissance du libéralisme amorcée dans les années 1980 s'est prolongée : avant de subir un coup d'arrêt lors de la crise de 2008-2009, elle a permis aux jeux de la finance d'exercer une emprise majeure sur les économies nationales. Le glissement du centre de gravité du capitalisme mondial de l'Occident vers l'Asie s'est poursuivi, avec l'affirmation de la

Chine et le remplacement progressif du G 8 par le G 20.

Enfin, sur une Terre déjà surexploitée, la logique productiviste et consumériste du capitalisme est de moins en moins soutenable.



L'impossible capitalisme vert

Daniel Tanuro

Ed. Les Empêcheurs de penser en rond

D'un côté, trois milliards de gens vivent dans des conditions indignes de l'humanité. Enseignement, santé, énergie, eau, alimentation, mobilité, logement : individuellement leurs besoins sont modestes mais, au total, ils sont énormes. Comment les satisfaire sans augmenter la production ? De l'autre, deux cents ans de productivisme ont mené le climat au bord de l'infarctus. La réalité nous impose de réduire radicalement et très vite les émissions de gaz à effet de serre. Donc la production

matérielle. Comment stabiliser le climat tout en satisfaisant le droit légitime au développement de celles et ceux qui n'ont rien et qui sont, en même temps, les principales victimes du réchauffement ? C'est le casse-tête du siècle.

Dans ce livre, Daniel Tanuro propose de réconcilier l'écologie et le projet socialiste parce que le capitalisme ne saura rien résoudre. Il montre que la politique climatique des gouvernements enrichit les grands pollueurs qui ont intérêt à brûler des combustibles fossiles le plus longtemps possible. Il plaide pour que l'énergie, bien commun de l'humanité, soit soustraite à la logique du profit, afin que la transition vers une société économe fondée sur les renouvelables se fasse dans la justice sociale.

Si l'on n'est pas capable d'articuler luttes sociales et écologiques, le capitalisme causera des catastrophes humaines et environnementales. Quelles erreurs ceux qui se réclament du socialisme ont-ils commises pour que cette articulation soit si difficile ?



La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre

Naomi Klein

Ed. Actes Sud / Babel

Qu'ont en commun le coup d'Etat de Pinochet au Chili en 1973, le massacre de la place Tiananmen en 1989, l'effondrement de l'Union soviétique, les attentats du 11 Septembre, la guerre en Irak, le tsunami au Sri Lanka en 2004, le cyclone Katrina, la pratique de la torture à Abou Ghraïb ou Guantánamo ? Tous ont partie liée avec l'avènement d'un "capitalisme du désastre".

Naomi Klein dénonce avec brio l'existence d'opérations concertées dans le but d'assurer la prise de contrôle de la planète par les tenants d'un ultralibéralisme tout-puissant. Ce dernier met sciemment à contribution crises et désastres pour saper les valeurs démocratiques

auxquelles les sociétés aspirent, et leur substituer la seule loi du marché et la barbarie de la spéculation.



Qu'est-ce que le capitalisme

Volume 1, Les mystères de la plus-value

Karl Marx

Ed. Demopolis

Un capitalisme est un propriétaire d'argent qui achète des marchandises pour les transformer en plus d'argent. La plus-value est le seul but de ces échanges. Marx a identifié son origine : une seule marchandise, le travail humain, possède la propriété de créer plus de valeur qu'elle n'a coûté. En l'achetant, le capitaliste s'approprie du travail non payé : la plus-value. L'argent devient ainsi du capital. La fabuleuse création de richesses, l'épuisement des ressources naturelles et la crise actuelle du capitalisme reposent sur l'extraction sans limite

de la plus-value.



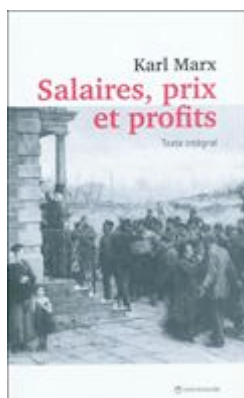
Voir le Capital : théorie critique et culture visuelle

Susan Buck-Morss

Ed. Prairies Ordinaires

« Par quelle voie est-il possible d'associer une visibilité accrue avec l'application de la méthode marxiste ? », s'interrogeait Walter Benjamin dans une note du *Livre des Passages*. Le photomontage et la notion d'« image dialectique » apportèrent quelques réponses au philosophe en son temps. Les *visual studies* pourraient bien être porteuses des nôtres : telle est la voie empruntée par la théoricienne américaine Susan Buck-Morss lorsqu'elle confronte le « tournant visuel » des humanités et des sciences sociales anglo-saxonnes à l'héritage intellectuel et esthétique de l'École de Francfort. En explorant successivement les représentations cartographiques de l'économie capitaliste depuis le XVIII^e siècle, le rôle et l'actualité de la flânerie urbaine chez Benjamin, ou encore la déliquescence des images utopiques de la ville moderne, les essais qui composent ce livre esquissent une histoire

culturelle de la modernité tout en posant les fondements d'une anthropologie philosophique de l'image. En outre, de l'Art Nouveau au métro moscovite, du schéma managérial capitaliste au plan économique soviétique, l'analyse des imaginaires de la production et de la consommation dévoilent la réciprocité, et l'effondrement commun à l'issue de la Guerre froide, des utopies de l'Est et de l'Ouest. Sauver l'élan utopique qui les animait, ou bien encore briser l'anesthésie sensorielle qui fit le terreau du nazisme sont quelques-unes des tâches que notre époque hérite de la modernité et qu'elle se doit de mener à bien. Pour cela, l'image n'est pas une forme idéale et neutre, insiste Susan Buck-Morss, mais un vecteur intensément politique, une prise sur l'histoire par laquelle peuvent se réactualiser les expériences passées et s'exprimer un désir qui animait déjà la philosophie de Benjamin : celui de *voir* le capital.



Salaires, prix et profits : texte intégral

Karl Marx

Ed. Entremondes

Ce rapport de Marx pour le conseil général de la Première Internationale illustre dans les grandes lignes la thèse de la plus-value qu'il développera plus tard dans *Le Capital*. Ce texte est une première approche de l'analyse de Marx du mode de production et de la contradiction entre valeur et travail.

La différence entre le salariat et l'esclavage ne se distingue en fin de compte que dans la manière dont est extorqué le travail aux populations.



Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Bernard Maris

Ed. Les Echappées

Marx a tout expliqué à la perfection, et s'est complètement trompé sur ses conclusions. La plus-value, la baisse tendancielle du taux de profit, la loi de la concentration, la mondialisation, tout est lumineux, tout est parfaitement actuel. Mais le capitalisme n'accouche de rien, sinon d'une société cynique et désabusée, tournant sur elle-même dans un univers saccagé sous le fouet du marché. Le communisme n'est qu'un christianisme athée, une rédemption des humbles, une version kitsch de l'Évangile où l'argent, après avoir remplacé Dieu, serait à son tour aboli par la fraternité. Marx est mort, et le socialisme aussi. Enfin nous pouvons penser notre monde !

Après avoir analysé de façon très pédagogique les lois économiques de Marx, Bernard Maris nous montre l'impasse définitive où conduisent ces théories remarquables autant qu'impuissantes, et nous donne les clefs pour analyser notre mondialisation. Et pour envisager un au-delà du capitalisme.



Une radicalité joyusement mélancolique : textes (1992-2006)

Daniel Bensaïd

Ed. Textuel

Ce recueil de textes sur le thème de la mélancolie rend hommage à la philosophie politique radicale de Daniel Bensaïd (1946-2010), basée sur un marxisme ouvert. La mélancolie n'est pas nécessairement passéiste et les leçons des échecs du passé et la mémoire des vaincus de l'histoire peuvent aider à se forger un autre monde, contre les illusions d'une prétendue éternité du capitalisme.



La logique méconnue du Capital

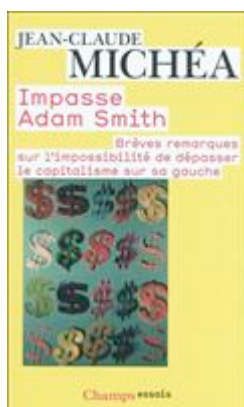
Alain Bihr

Ed. Page Deux

La logique méconnue du «capital» *Le Capital* a la réputation d'être une oeuvre difficile. La première ambition du présent ouvrage est de convaincre le lecteur qu'il n'est pourtant pas inabordable. Il se propose de le lui faire découvrir, en le parcourant en entier, sans le réduire comme il est d'usage à son seul premier Livre. Chemin faisant, les principaux concepts développés par *Le Capital* se trouvent présentés dans l'ordre même où Marx les a exposés, depuis la marchandise jusqu'aux formes les plus complexes du capital. Un dispositif d'exposition qui est essentiel à leur compréhension et qui pourtant, trop souvent, n'a pas été respecté par les commentateurs et les critiques.

La restitution de l'oeuvre dans sa logique ne permet pas seulement d'en comprendre la remarquable cohérence. Elle en fait surtout saisir le sens profond, inscrit dans le sous-titre de l'ouvrage : *Critique de l'économie politique*. Une critique qui ne se réduit nullement à celle

de la science économique mais qui vise, plus fondamentalement, ce «monde à l'envers» qu'est le capitalisme, dans lequel les choses (sous forme de marchandise, d'argent, de capital) commandent aux hommes et se dressent en face d'eux comme des divinités barbares qui exigent de nouveaux sacrifices humains. Alors se révèle la radicalité du projet qui sous-tend tout *Le Capital* : renverser ce «monde à l'envers», redonner à l'humanité les moyens de se rendre maîtresse de ses propres conditions d'existence.



Impasse Adam Smith : brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche

Jean-Claude Michéa

Ed. Flammation / Champs

Combattre l'utopie libérale et la société de classes renforcée qu'elle engendre inévitablement passe aujourd'hui par une rupture radicale avec l'imaginaire intellectuel de la gauche. Certes, l'idée d'une telle rupture pose à beaucoup de graves problèmes psychologiques, car la gauche, depuis le XIX^e siècle, a surtout fonctionné comme une religion de remplacement (la religion du « Progrès ») ; et toutes les religions ont pour fonction première de conférer à leurs fidèles une identité, et de leur garantir la paix avec eux-mêmes. J'imagine même sans difficulté que de nombreux lecteurs tiendront cette manière d'opposer radicalement le projet philosophique du socialisme originel et les différents programmes de la gauche et de l'extrême-gauche existantes pour un paradoxe inutile, voire une provocation aberrante et dangereuse, de nature à faire le jeu de tous les

ennemis du genre humain.

J'estime, au contraire, que cette manière de voir est la seule qui donne un sens logique au cycle d'échecs historiques à répétition, qui a marqué le siècle écoulé et dont la compréhension demeure obscure pour beaucoup, dans l'étrange situation qui est aujourd'hui la nôtre. De toute façon, c'est à peu près la seule possibilité non explorée qui nous reste, si nous voulons réellement aider l'humanité à sortir, pendant qu'il en est encore temps, de *l'impasse Adam Smith*.



Alternative au capitalisme : ruptures et projet

Louis Mazuy
Ed. Syllepse

Le capitalisme est en crise. La gauche est en difficulté pour concevoir un projet de transformation sociale. Comment construire une alternative dans le processus de mondialisation ?

À partir d'une évaluation critique des principes qui ont structuré la pensée révolutionnaire du 20e siècle, Louis Mazuy nous propose de nous projeter dans une approche différente du changement de la société et du monde.

Évaluant la culture historique du mouvement ouvrier, il explore les enjeux d'une économie respectueuse de la nature qui réponde aux besoins des populations. L'avenir ne se trace pas

uniquement en maîtrisant la finance, alors même que cette conception guide encore trop souvent la pensée et l'action des antilibéraux. Dans cette perspective, l'auteur s'intéresse tout particulièrement à la transformation des rapports sociaux, au mode de production, aux pouvoirs et aux représentations idéologiques. S'appuyant sur l'analyse des mutations dans l'entreprise, ce livre invite le monde du travail à exprimer son intelligence collective dans le champ politique. Sans prétendre à l'exhaustivité des choix, il s'inscrit dans une confrontation des idées et des pratiques pour l'élaboration d'un projet alternatif dans le cadre d'une pensée monde.



La mise à mort du travail : Comment les logiques de rationalité pulvérisent les liens sociaux et humains **DVD / Film de Jean-Robert Viallet / France Télévision**

LA DESTRUCTION

Dans un monde où l'économie n'est plus au service de l'homme mais l'homme au service de l'économie, les objectifs de productivité et les méthodes de management poussent les salariés jusqu'au bout de leurs limites. Jamais maladies, accidents du travail, souffrances physiques et psychologiques n'ont atteint un tel niveau.

L'ALIENATION

Une productivité maximale et un client roi totalement satisfait: deux notions qui, aujourd'hui, dans toutes les entreprises de services du monde, imposent la mise en place d'un management de la manipulation.

LA DEPOSSESSION

Alors que la crise fait vaciller le capitalisme financier, la Dépossession raconte l'extraordinaire pouvoir des actionnaires sur le travail et les travailleurs. L'histoire nous transporte d'une usine du centre de la France jusqu'aux arcanes de la finance new-yorkaise.



La nouvelle raison du monde : essai sur la société néolibérale **Pierre Dardot, Christian Laval** **Ed. La Découverte**

Il est devenu banal de dénoncer l'absurdité d'un marché omniscient, omnipotent et autorégulateur. Cet ouvrage montre cependant que ce chaos procède d'une rationalité dont l'action est souterraine, diffuse et globale. Cette rationalité, qui est la raison du capitalisme contemporain, est le néolibéralisme lui-même. Explorant sa genèse doctrinale et les circonstances politiques et économiques de son déploiement, les auteurs lèvent de nombreux malentendus : le néolibéralisme n'est ni un retour au libéralisme classique ni la restauration d'un capitalisme «pur». Commettre ce contresens, c'est ne pas comprendre ce qu'il y a précisément de *nouveau* dans le néolibéralisme : loin de voir dans le marché une donnée naturelle qui limiterait l'action de l'État, il se fixe pour objectif de construire le

marché et de faire de l'entreprise le modèle du gouvernement des sujets.

Par des voies multiples, le néolibéralisme s'est imposé comme la nouvelle raison du monde, qui fait de la concurrence la norme universelle des conduites et ne laisse intacte aucune sphère de l'existence humaine. Cette logique érode jusqu'à la conception classique de la démocratie. Elle introduit des formes inédites d'assujettissement qui constituent, pour ceux qui la contestent, un défi politique et intellectuel inédit. Seule l'intelligence de cette rationalité permettra de lui opposer une véritable résistance et d'ouvrir un autre avenir.



La crise de trop : reconstruction d'un monde failli

Frédéric Lordon

Ed. Fayard

Alors même qu'elle n'a pas encore épuisé ses développements propres, la crise financière s'est déjà dépassée elle-même. Elle s'est dépassée économiquement en une récession meurtrière. Elle s'est dépassée politiquement car le dérèglement financier finit par apparaître pour ce qu'il est vraiment : le symptôme d'un dérèglement d'une tout autre nature et d'une tout autre échelle. C'est un modèle d'ensemble qu'une sorte de « catalyse par les points extrêmes » rend d'un coup visible, et surtout odieux. Comment la société a-t-elle pu tolérer si longtemps de tels niveaux d'inégalités ? Pourquoi a-t-il fallu atteindre le point d'obscénité de l'enrichissement de la finance pour produire enfin une mise en question ? Quelles forces ont oeuvré si longtemps à installer et défendre pareille configuration du capitalisme ?

Et aussi, maintenant, quelles sont les voies de sortie, à quelles transformations radicales faut-il procéder ? Le livre fait des propositions. De la refonte totale des structures bancaires en un « système socialisé du crédit » jusqu'au desserrement des deux contraintes qui écrasent le salariat - celle de la rentabilité actionnariale et celle de la concurrence internationale sans rivage -, il s'agit de saisir l'opportunité historique d'une « nouvelle donne », seule à même de dénouer une crise sociale extrême.



Spinoza et les sciences sociales : de la puissance de la multitude à l'économie des affects

sous la direction de Yves Citton et Frédéric Lordon

Ed. Amsterdam

Que les sciences sociales du XXI^e siècle puissent trouver à s'inspirer d'un penseur du XVII^e a sans doute de quoi surprendre. Il est vrai que, commençant avec la cause de soi, la substance et Dieu, la philosophie de Spinoza semble tout avoir pour décourager le non-philosophe. Elle n'en finit pas moins avec les passions individuelles et collectives, les institutions et l'imaginaire social, la constitution des corps politiques et leurs crises, les dynamiques de la rébellion - questions-clés des sciences sociales. C'est pourquoi on ne devrait pas s'étonner de voir ici Spinoza dialoguer avec Foucault, Bourdieu, Mauss, Tarde ou Durkheim. Ni de voir les concepts spinozistes mis à l'oeuvre dans l'analyse des affects communs, de la médiasphère de l'opinion, des collectifs de travail comme communautés d'action, ou de la monnaie comme institution. Le tournant des années 1980 a vu la

découverte d'un *Spinoza politique*, penseur de la puissance de la multitude, révélant une figure largement méconnue par la tradition critique antérieure. Ce mouvement de réinvention trouve ici son prolongement logique, dans un ouvrage qui esquisse une autre figure inédite : la possibilité d'*un devenir spinoziste des sciences sociales*.